

PRÉLUDE

Comme le temps passait, femme à présent. C'était, il y a trois ans... non, quatre, Yanko m'avait regardée. C'était fini, je l'aimais. Le cœur sait tout de suite. Quand un autre sentiment s'y était confondu, une sensation d'exil, la nostalgie d'un pays lointain.

Dans mes souvenirs à présent, j'aperçois Sara. Elle me fait signe. Un doigt levé vers le ciel, elle sourit. Sa gencive est lisse et rose, celle d'un bébé. À chacune son tour, la vieille femme aujourd'hui, c'est moi. Mes mains sont si noueuses à présent, presque des racines. Le temps de la transparence serait-il venu ? Ce moment de la vie où le corps s'allège, où l'esprit s'apprête à prendre son envol, abandonne à la terre son habit usé.

« Marche à côté de moi, faut qu'on cause », m'avait-elle dit.

Le chemin se nouait, se dénouait, nous enlaçait. Des ignorants de la vie, c'est ainsi qu'elle appelait les *gadje*.

« Pourquoi qu'i'croient jamais les voyageurs ! »

Elle avait ajouté « des restes de ténèbres à traverser », qu'on serait libre après.

Sur le moment, je n'avais pas compris. Le ciel était bleu, la gaieté avec nous, mais le soleil sentait l'hiver encore. Elle eut raison.

J'ai tremblé bien souvent d'être heureuse, la peur de perdre mon joli bonheur. Vieilles larmes à vouloir couler, blessures invisibles, même s'il me déchira l'amour fut la plus belle chose de ma vie. Mon âme ne se lassa jamais de lui mais le disque rayé que je suis devenue ressasse.

Comment oublier ce qui est arrivé par la suite ? On l'a bien épuisé notre malheur. Va-t-il me reconnaître sur l'autre rive, mon voyageur ?

I

Pour les vacances, j'étais venue rejoindre ma chère famille. Pendant l'année scolaire, j'habitais chez un de mes professeurs. Mon père et ma mère s'étaient entendus avec elle pour que je poursuive des études.

Ils venaient d'arriver sur un terrain désigné. Nous appelons ainsi les endroits où l'obligation nous est faite de stationner. C'était au temps où les arbres verdissent, et en ville ils ont de l'avance. Comme la musique manouche était passée de mode, mon pauvre père vendait des livres et un peu de tout dans des foires commerciales.

Dans la rue, une affiche de cinéma m'avait attirée quand j'entendis : « *Latcho dives* ». Un homme âgé d'une trentaine d'années me regardait. Je l'avais croisé quelquefois. Son élégance matinale surprenait : un costume parfaitement taillé, un bout de cravate dépassait de sa poche. Son bonjour, je le lui avais rendu en français. Était-ce mes oreilles écarlates qu'il observait là sans bouger ? J'allais vite comprendre.

« Bon, faut que j'y aille, me dit-il. Allez, on se reverra bientôt. »

Ce fut dans une pharmacie. Tante Lida avait besoin de camphre en morceaux. Il était devant nous, et je prenais plaisir à étudier son dos. C'est étonnant tout ce que l'on y découvre d'une personnalité. Pas commode, cet homme, en avais-je conclu.

« Votre blessure est profonde, il faudrait consulter un médecin. »

L'apothicaire venait d'ôter le chiffon sanglant qui enveloppait son bras.

« Allez tout de même aux urgences ! »

« Je n'y tiens pas. Je vais me débrouiller. Merci tout de même. »

« Mais ne partez pas monsieur, laissez-moi vous faire un pansement. »

Le destin avait choisi Lida pour nous réunir.

« Comme ça, fils, tu t'es fait mal. »

« Ouais, c'est ça. »

« Viens, on va te soigner. ».

Yanko, c'était son prénom, n'était pas bavard. Il était venu donner un coup de main à son père qui était *pagari*, c'est-à-dire qu'il démontait des moteurs dans une casse. Mon grand-père ne tenait pas à les fréquenter. D'après lui, leur chef ne valait rien. Ils auraient eu une histoire dans le passé. Une famille sans honneur, la rumeur le prétendait.

Yanko était guitariste. Le soir, il allait rejoindre des amis musiciens dans un bar. C'est là qu'il s'était blessé avec un verre. Il mentait. Je ne pus m'empêcher d'y penser de toute la journée.

Une *latchi makhemaskri*, voilà ce qu'elle était, tante Lida. Elle soignait en graissant. Odeurs qui s'envolent en souvenirs, j'essaie de les retrouver, épices, baumes, cuir, comme une rumeur des temps anciens.

Il faut que je raconte comment lui était venue cette vocation. Un de ses frères avait un singe qui un soir le mordit. Si son allure était négligée, ce n'était pas pour autant qu'il était pauvre. Il était riche, très riche, cela se chuchotait.

Prétextant qu'il devait aller à l'hôpital, les médecins se l'étaient renvoyé. C'était un dimanche. Une connaissance de tante Lida, un vieux médecin à la retraite, le soigna. Elle l'avait rencontré lorsqu'il était de garde dans le cirque de son beau-frère.

« Pourquoi n'apprendrais-tu pas à faire des pansements ? », lui avait-il dit.

Dans leur caravane, entre les images pieuses et toutes ces choses qui font une vie, une vieille selle patientait. Une main l'effleurait, appelait d'autres souvenirs. Oncle Matcho, son mari, la contemplait comme la photo d'un cher disparu, soupirait et puis s'en détachait. La mort seule l'avait fait renoncer à ses chevaux. Plus la force, il vieillissait lui aussi à ce qu'il prétendait. Un petit camion qu'il acheta, et son âme fut en peine. Sa roulotte vendue à un gadjo, les nomades des beaux jours baladeraient ainsi leurs mirages. Il s'était imaginé une vie plus facile. Dans une certaine mesure elle le fut. Les paysans refusant parfois de leur vendre de l'herbage, des bagarres éclataient quand il menait au pré ses chevaux, drames dans la nuit. En guise d'attelage, une petite boule attachait la caravane. En une journée, ils en mangeaient du kilomètre !

Le lieu des secrets de tante Lida était leur *vurdin*, leur caravane. Dans un vase en terre, il y avait toujours une espèce d'onguent visqueux, noirâtre, un de ses bons remèdes. Parce que les maladies, les accidents ne pouvaient être naturels, un sortilège planait autour de Yanko.

Ce qui était bon pour les chevaux l'était pour nous. Goudron de pin, colophane, suif purifié de mouton, le tout mijotait

sur la braise, et tout en remuant cette poix, ses prières s'élevaient. Il patientait. Sur sa plaie elle fit couler de l'eau et des paroles qui guérissent. Deux fois par jour, onguent et rituels magiques en application jusqu'à cicatrisation... Ensuite, plus qu'une fois par jour. Cela dura deux semaines. Il finit par reprendre sa guitare et il disparut. Mon père sans doute...

Mais voilà... un peu partout, je le rencontrais. Yanko s'étonnait, et moi j'y prenais plaisir. Hasard me disait-il, mais hasard délicieux car mes pensées se tournaient de plus en plus vers lui.

Alors que je fredonnais du bout des lèvres un petit air de rien, une fois encore je le croisais.

« Dis, tu chantes bien. »

Je faisais partie d'une chorale.

« Viens ! », me dit-il.

Sa guitare était dans sa voiture garée quelques rues plus loin. Des accords, il allait m'en faire, des chansons aussi, pour moi toute seule, la prochaine fois si je le revoyais. On ne se méfie pas assez des mains, elles ont l'air bien tranquilles. Les siennes larges et souples, quand il accorda sa guitare, elles sont devenues extraordinaires. Les notes semblaient s'échapper de ses doigts. Comme, j'admirais la pierre noire ornant sa chevalière.
« Un morceau de ciel, me répondit-il. »

Un jour on n'est plus la même, la jeune fille s'en est allée.

Une goutte, une autre, et cette année le ciel pleura tout le printemps. Comment oublier la pluie sur son visage...

« Dans une heure », me fit-il signe avec son pouce.

Pour sortir ce ne fut pas facile. Avait-elle compris mami Rani ?

« Tiens, va donc me chercher des bonbons de miel ! » me demanda-t-elle.

Sous mes semelles, les pavés claquaient et je courais, courais. Reflet mouillé, regard furtif sur les vitrines des magasins, une pensée nouvelle me tourmentait : étais-je jolie ?

Sous la voie de chemin de fer, loin de tous les regards, nous nous retrouvions. Il n'y avait plus que nous deux, dans ce passage triste, *mare duj*, mais nous y étions bien... En me voyant, il avait jeté sa cigarette et je la regardais se consumer sur le sol, embarrassée de moi-même. Au début, je lui parlais comme à un étranger. Il prenait ma main, je la lui retirais, elle était moite. Il voulait m'entraîner loin, très loin, jusqu'au bout du monde, murmurait-il en s'approchant.

Non, non, ce ne serait pas possible, mami Rani, mami Katrina, les abandonner ? Jamais ! Et ma pauvre mama... Et mon père, qu'allait-il imaginer de sa fille ?